

dirai même que la plupart des actions des Républicains me paraissent tenir plutôt du Barbarisme que de la Noblesse de leurs sentiments.

« Il me semble que la solide gloire à quelque chose de plus doux, de plus sage et de modeste ; et que cet amour excessif de la Liberté porte les cœurs à des entreprises plus hardies que généreuses et presque toujours sanguinaires ; au lieu que dans un peuple soumis à un seul Maître je ne vois que zèle, qu'amour et fidélité, et dans celui qui gouverne seul, que tendresse et qu'attention pour son peuple.

« Tant de têtes qui gouvernent un peuple ne peuvent l'aimer également, et le peuple ne saurait aimer tant de maîtres à la fois : le cœur ne peut s'attacher à tant de différents objets ; il n'en peut aimer qu'un et tous peuvent être aimés d'un seul.

« D'où je conclus que puisque le Ciel nous a fait naître pour obéir, il nous est plus doux de n'avoir qu'un seul maître que d'être soumis aux volontés de plusieurs, tels qu'on le voit dans les Républiques. C'est mon sentiment, et je souhaiterais de tout mon cœur que mes Compatriotes pensassent comme moi ; je ne craindrais point d'insérer dans ce journal des faits que je prévois qui deshonoreraient la Nation Canadienne. Car je m'aperçois dès à présent que les Canadiens ont changé de sentiments par la Lettre qu'ils ont reçu du Congrès en date du 26^e 8bre de l'année 1774 dont chacun a interprété à sa fantaisie. Fasse le Ciel que je puisse me tromper et que les Canadiens puissent conserver leur honneur et fidélité. »

Un autre trait, qui est plus frappant encore dans le journal de Badeaux que dans le mémoire de Sanguinet, c'est l'esprit profondément religieux de l'écrivain.

Dès le commencement d'octobre, M. Badeaux se rendit avec plusieurs autres citoyens chez M. Saint-Onge, grand-vicaire, pour le prier de faire des prières publiques. Non-seulement cette demande fut accordée, mais on porta en procession solennelle à l'Église des Ursulines les reliques de St. Clément et de St. Modeste, « vû, dit l'annaliste, que l'on avait plusieurs fois reçu des preuves évidentes du crédit que ces grands saints ont auprès du Seigneur. »

Tous les détails de cette cérémonie religieuse sont donnés au long ; elle fut suivie d'une neuvaine pendant laquelle on fut très-assidu aux offices.

« Il s'y trouvait, ajoute M. Badeaux, de très-bon chrétiens ; mais combien y en avait-il d'autres ? J'ai oui dire moi-même à plusieurs personnes sortant de l'église qu'elles y alloient mais c'étoit pour prier Dieu que les Bostonnois gagnassent. Voilà le point jusqu'où on a poussé l'irreligion, et puis doit-on être si étonné si Dieu appesantit sa main sur cette misérable province ? »

Dans plusieurs autres endroits, l'auteur rend compte des prières qui sont faites pour attirer la bénédiction du ciel sur les armes anglaises et préserver la province du joug des Bostonnois. Il donne même le texte d'une petite invocation qu'il avait composée et qu'il récitait sans doute dans sa famille :

« Seigneur, Dieu des armées, protégés la ville de Québec et conservés s'il vous plaît ceux qui la défendent. Grand St. Joseph, vous à qui Dieu a confié le soin de cette province en vous en établissant le patron, faites par votre intercession qu'elle soit délivrée des ennemis qui l'environnent et conservés ceux qui en soutiennent la défense, par le seul motif de la gloire de Dieu et la fidélité de notre Roy : Nous vous en prions, et nous vous conjurons par l'amour que vous avez eu pour Jésus et Marie et que Jésus et Marie ont eu pour vous de la protéger dans ce moment où l'ennemi de notre Religion voudrait s'en rendre maître. Daignés écouter nos prières et nous obtenir la grâce que nous vous demandons. »

Le détail des événements, le mouvement des hommes et des choses est encore plus saisissant peut-être dans le journal de Badeaux que dans le Mémoire. C'est l'histoire par le menu, ou, si l'on veut, les *miettes de l'histoire*.

On voit *Monsieur de Carleton*, comme l'appelle l'annaliste, monter de Québec avec tout son prestige de général et de gouverneur, donner royalement une guinée à chacun des factionnaires que l'on avait mis à sa porte : plus loin on le voit revenir après l'échec de Longueuil et l'abandon de Montréal, aussi secrètement que possible et très en peine de savoir s'il pourra rentrer dans Québec. Trois-Rivières est un peu comme le pont d'Avignon dans la chanson : *Tout le monde y passe* : tantôt c'est un déserteur de l'une ou de l'autre armée qui monte ou qui descend : tantôt un bon père Récollet qui est sorti comme il a pu de Québec et qui dit au juste quel est le courage, quelles sont les ressources et les espérances des assiégés ; tantôt c'est un Cana-

dien porteur de dépêches à Québec, sous prétexte d'un pèlerinage à la bonne Sainte-Anne : tantôt c'est une bande de *Yanbois* mal vêtus et mal peignés qui passe au son du fifre et du tambour. On s'informe, on guette des nouvelles, on en apprend et des plus contradictoires.—dix mille, quinze mille Américains sont ici ou là-bas.—Québec se rendra bientôt, ou se défendra jusqu'à se laisser périr de faim et de misère. On raconte des traits qui ont assez l'air d'anecdotes réchauffées d'autres guerres : on rapporte, par exemple, que les gens de Québec ont fait faire un cheval de bois qu'ils ont mis sur les remparts devant une botte de foin avec cette inscription : « Quand le cheval aura mangé le foin, Québec se rendra. » On parle sur le succès ou l'insuccès des assiégeants, même à la table du commandant américain : on y boit à la santé de *M. de Carleton* ! Mais il y a les partisans du Congrès qui triomphent pour le quart-d'heure, qui reçoivent chez eux les Américains et les fêtent de leur mieux : car on festoyait et l'on faisait bombance en ces jours-là comme si de rien n'était ; en lisant tous ces vieux récits, on peut voir que la fourchette était en aussi grande réquisition, pour le moins, que le sabre et la baïonnette.

Notre écrivain vante la hardiesse de ses amis royalistes qui ne déguisent point leurs sentiments, même en présence des nouvelles autorités, et il n'épargne point les *congréganistes*, ne perdant aucune occasion de les tourner en ridicule :

Il y a quelques jours, dit-il, que M. Laframboise donna un grand dîner où il y avait plusieurs Bostonnois, parmi lesquels se trouva un ministre. Lorsque le temps de se mettre à table fut venu, ce ministre fit une espèce de singerie en béussant la table. Quand ils en sortirent, M. Laframboise dit : pourquoi il ne faisait pas la même cérémonie ? Le sieur Sills, qui étoit de la compagnie, lui dit : « Si vous saviez ce qu'il dit, vous ne demanderiez pas qu'il le répéta, il dit : « Dieu écoute ma prière ; dame tous les Canadiens et les Royalistes, fais tomber le feu de ta colère sur cette province. » Laframboise se mit à rire fort spirituellement.

Tout cela est écrit avec gaieté, avec l'esprit canadien du bon vieux temps : l'auteur y consigne le langage populaire sans trop se gêner, et les b... et les f... se trouvent assez souvent au bout de sa plume :

Etant arrivé à Nicolet, le Col. MacLean fut informé qu'un nommé *Bouillard* s'opposait fortement à ce que quelques-uns des habitants marchassent. Il s'y transporta avec M. de Lamardière, M. le Chev. de Tomancour et quelques soldats. Quand il fut à la maison, il ne trouva que la femme, les hommes ayant eu le soin de se cacher. Il demanda où étoit son mari et son fils. Elle dit qu'elle n'en savait rien. « Eh bien, dit le colonel, si vous ne me dites où est votre mari et votre fils, je vais mettre le feu à votre maison. » Elle lui répondit : « Eh bien mettez ; pour une vieille vous m'en rendez une neuve. » Alors le colonel ordonna d'allumer le feu. Quand elle vit le feu au pignon de sa maison, elle en sortit et courut vers le bois en criant : « St. Eustache, préservez-moi du feu ! voici une bande de b... qui veulent me faire brûler. » Le colonel voyant qu'il ne retirerait aucun succès de faire brûler cette maison, ordonna de l'éteindre, ce qui fut aussitôt fait.

C'est dans ce journal que se trouve le récit de la première célébration de la St. Patrice qui ait jamais eu lieu en Canada. Si nos amis de la verte Erin qui le liront, ne le trouvent pas assez brillant, ils pourront s'en consoler en songeant qu'il y a commencement partout.

Le 18, jour de St. Patrice, les Irlandois, dans les troupes du Congrès, qui sont arrivés hier dans cette ville, se sont promené dans toute la ville avec leurs sabres et bayonnettes à la main, au son des tambours et des fifes. Ils avoient tous à leurs chapeaux une branche de sapin, à l'exception des officiers qui avoient chacun une Egrette artificielle. Un mouchoir de soie qui étoit percé faisoit leur drapeau. Il étoit amarré au bout d'une tête de sapin ; au-dessous du mouchoir étoient deux bayonnettes en croix. Ils ont été donné une aubade aux dames Religieuses en criant 3 fois *auras* ! De là ils passèrent chez M. de Tomancour et s'étant arrêtés à sa porte ils se mirent à crier : *God bless that house and all that is in it*, sachant que M. de Tomancour étoit Royaliste. M. God froy, son fils, qui étoit à la fenêtre de sa chambre, les ayant entendu leur répondit : *God may for ever damn you all* ! Ils se retirèrent et furent chez M. Laframboise, qui fit délivrer aux soldats deux seaux de rum et fit entrer chez lui les officiers et les régala d'une demi-douzaine de flacons de liqueurs. C'étoit payer l'honneur qu'on lui faisoit bien cher. Après-midi ils furent chez M. *DeVos* lui donner une aubade,

mais j'ignore s'ils ont eu la pièce : il y a tout lieu de le présumer, étant bon congréganiste.

Il y a un contraste tout à fait amusant entre l'état de choses signalé au commencement de ce journal et celui qui se développe depuis le milieu jusqu'à la fin. Dans la première partie, les partisans du Congrès sont les maîtres, et dans les campagnes surtout, ils malmenent les royalistes. Il y a à St. Cathbert, un capitaine Merlet qui tranche du général d'armée, et un nommé LaRose, à Yamachiche ou à la Rivière du Loup, qui inquiète M. Gûgy, le seigneur, et veut à tout de reste s'emparer de ses moulins au nom de la république, mais, bien entendu, pour son propre compte. Ce sont des types de révolutionnaires qui auraient fait honneur à la France de '93. Peu à peu les choses changent de face, les nouvelles qui viennent de Québec « font grand mal aux cœurs bostonnois, » jusqu'à ce qu'enfin, le 3 juin, les bâtiments qui portaient les troupes anglaises passèrent devant la ville. Les volontaires les saluèrent de trois volées de mousqueterie en criant : *Vive le Roy* ! à quoi les bâtiments répondirent par 4 coups de canon. Le lendemain, un autre bâtiment tira 7 coups de ses troupes qui étoient à bord « crièrent *Auras* ; les gens de la ville leur répondant en criant aussi *Auras* ! »

Jusqu'au printemps, cependant, les *congréganistes* eurent des espérances, et firent des vœux pour le succès des armes américaines. Le 15 avril, M. Badeaux écrit : « *Joseph Jutra*, autrement dit la *Patate*, a trouvé fort ingénument qu'il fallait que Québec fut pris, parce que, dit-il, il n'y aura pas de secours. M. Baby, avec son grand nez, a senti qu'il ne viendrait pas de secours par en bas parce que le Roy a envoyé toutes ses forces dans les colonies. »

Ce M. Baby avait des sentiments bien différents de ceux de l'hon. François Baby et de la sœur de ce dernier, madame Benoist, dont nous aurons à parler plus loin. Il refusa d'aller avec M. Badeaux et d'autres citoyens en députation à Montréal, à moins qu'on ne lui payât d'avance ses frais de voyage, ce qui prouve qu'en affaires il voyait, selon le dicton populaire, au moins aussi loin que son nez, si grand qu'il fût !

Le journal de M. Badeaux se termine par le récit de l'attaque faite sur les Trois-Rivières par l'armée américaine en retraite, et qui fut suivie d'un acte d'humanité et de clémence que l'on a souvent reproché à Carleton. Pas moins de 7000 hommes de troupes et de milices furent réunis pour repousser cette attaque. Les Américains étoient dirigés par les *congréganistes* LaRose et *Dupuis* ; sans le feinte d'un nommé Antoine Gautier, qu'ils avoient forcé à leur servir de guide à travers les bois et qui leur fit faire à dessein plusieurs circuits inutiles, ils auraient surpris les Trois-Rivières avant le jour.

À la suite du journal de Badeaux, M. l'abbé Verreau nous donne des extraits d'un *mémoire de M. Amable Berthelot*, dont il doit la communication à l'obligeance de l'hon. juge Berthelot. On sait que les familles Badeaux et Berthelot sont alliées, et que l'ancien député de Kamouraska étoit le possesseur du journal tenu aux Trois-Rivières. Son père, M. Berthelot d'Artigny, avait laissé quelques notes sur l'invasion de 1775, qu'il avait contribué à repousser les armes à la main. C'est sur ces notes, sur les souvenirs d'autres témoins oculaires et à l'aide de documents qu'il s'étoit procurés, que M. Berthelot a rédigé son *mémoire* dont on n'a malheureusement que des fragments. Possesseur d'une très-riche bibliothèque canadienne, et intimement lié avec notre historien M. Garneau, il s'étoit beaucoup occupé de notre histoire.

(A continuer)

La plupart des Parisiens connaissent la dimension exagérée des oreilles de M. Francisque Sarcey.

Un sot railait à ce propos ce critique, qui n'eut rien de plus pressé que de lui répondre :

— Vous avez raison, monsieur, j'ai des oreilles trop grandes pour un homme ; mais convenez aussi que vous en avez de beaucoup trop petites pour un âne.

LA MÉNAGÈRE

Sous ce titre, nous commençons aujourd'hui, mesdames, s'il vous plaît, une série d'entretiens familiers sur l'économie domestique et sur des sujets qui s'y rattachent, et qui, dans la théorie et l'application, affectent le bonheur et le bien-être des familles.

Nous avons choisi pour notre premier entretien cette graine précieuse qui rend une liqueur égale au nectar des dieux de l'Olympe, et qui se nomme tout court : *café*.

LE CAFÉ, EN HIVER.—Les qualités calorifiques du café recommandent ce délicieux breuvage, en hiver surtout, à l'attention sérieuse de la bonne ménagère. Une tasse de café fort et bien fait transmet au système plus de chaleur que la même quantité d'alcool, et son effet dure plus longtemps, tout en étant, sous les circonstances ordinaires, inoffensif à la plupart des personnes.

Il est certains principes larges et invariables que la ménagère ne saurait ignorer, et qui sont indispensables à la production d'une bonne tasse de café.

D'abord, évitez entièrement la chicorée, et si vous avez les facilités pour le rotir vous-mêmes, achetez le café entier et cru. Autrement, achetez la graine nouvellement rôtie, et mettez-la à l'abri de l'air dans des flacons hermétiquement fermés. Le café prend, aussi facilement que le thé, le goût des substances qui l'avoisinent, et absorbe les odeurs et les gaz de l'air environnant. Des cargaisons de café ont été ruinées par la compagnie de fruits, d'épices, et d'essences alcooliques. Mais si la graine à son état naturel est sensible, l'avidité avec laquelle, lorsqu'elle est rôtie et moulue, elle contracte des alliances néfastes, est bien plus étonnante. Retirer le café est une opération délicate : s'il n'est pas assez rôté, l'arôme n'est pas extrait ; s'il l'est trop, il devient amer. Si vous achetez votre café rôté, avez au moins un moulin. Ne permettez pas que l'épicière vous envoie du café éventé. L'espace de temps qui s'écoule entre la mouture et l'application de l'eau bouillante est fatal à la conservation de l'arôme. Moudrez-le vous-mêmes. Une fois moulu, ne pressez pas un instant, ébouillantez-le de suite. Pour *bien* faire, il ne devrait pas y avoir non plus d'intervalle entre le rotissage et la mouture.

Bien ébouillanter le café demande de la dextérité, de l'aptitude, du jugement. Avec cela, l'appareil dont on se sert importe peu. Rien cependant n'est supérieur au percolateur français, qui se compose de deux cafetières, l'une sur l'autre. Celle de dessus servant à l'infusion, celle de dessous recevant le café clair qui découle de l'autre. On peut aussi faire d'excellent café en ajustant au sommet d'une cafetière ordinaire, un sac de mousseline dans lequel on place le café, et en versant dessus l'eau bouillante.

Le mode arabe de faire le café est le plus primitif et le plus simple, car ils versent tout uniment l'eau bouillante sur le café dans un pot de fer blanc, et le laissent bouillir une minute. Cette méthode ne sera jamais populaire ici, à cause de la lie qui se dépose au fond. N'allez pas croire cependant que le fond de la cafetière orientale se compose de ces parcelles grossières et aères qui résultent de notre mouture. Il ressemble plutôt à du chocolat, tant il est doux et velouté ; car l'Arabe fait de la graine une trituration complète avec le pilon et le mortier. Brillat-Savarin, le roi des gastronomes, dans un conclave solennel, et après mûre délibération, déclara que ce moyen rend le plus complètement l'arôme du café. Essayez-le, mesdames, si vous en êtes curieuses.

Je ne vous parlerai pas, aujourd'hui, des diverses espèces de café. Nous en ferons le sujet d'un autre entretien. En conclusion, quel que soit votre goût, que vous preniez votre café noir ou à la crème, avec ou sans sucre, que vous en fassiez pour deux ou vingt personnes, l'infusion doit être forte et claire. C'est une erreur fondamentale que de croire que vous pouvez compenser pour la quantité nécessaire de café, en en laissant infuser longtemps une portion insuffisante.

Je vous donnerai maintenant quelques bonnes recettes à l'adresse des enfants.

RECETTES.—*Gâteau pour les enfants*.—Mélangez bien 2 livres de fleur dans une chopine de lait chaud, ajoutez une cuillerée à soupe de levain, et laissez lever la pâte une demi-heure. Ajoutez alors une demi-livre de mélasse, une demi-livre de cassonade, un quart de livre de raisins sans noyaux, coupés fin ; 2 oz. d'écorce de citron confite coupée bien mince, un quart de livre de suif de bœuf très-frais. Battez bien le mélange pendant un quart d'heure, et faites cuire dans un fourneau à chaleur modérée.

Un Plum-Pudding sans œufs.—½ lb. de carottes bouillies et écrasées, ½ lb. de pommes de terre bouillies et écrasées, ¼ lb. de cassonade ; ces trois ingrédients doivent être mêlés la veille du jour où l'on veut faire le *pudding*, et se garder dans un endroit chaud : ½ lb. de suif haché, ½ lb. de gros raisins, ¼ lb. de petits raisins, ½ lb. de fleur, une cuillerée à la comble d'épices mûres ; que le tout soit mélange sec, mis dans une serviette ou un moule, et bouilli quatre ou cinq heures.

Sauce pour un pudding.—Battez en crème une tasse de beurre avec deux tasses de sucre, ajoutant petit à petit une tasse de vin blanc. Placez le bol qui contient le mélange dans un vaisseau d'eau bouillante, trois quarts d'heure avant que de le servir. Il ne faut pas le brasser avant de le mettre sur la table ou de le verser dans le saucier. MA TANTE NINI.